

Le vrai monde? *Le Banquet de Sébastien Rose*

Zoé Protat

Volume 26, numéro 4, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33438ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2008). Compte rendu de [Le vrai monde? / *Le Banquet de Sébastien Rose*]. *Ciné-Bulles*, 26(4), 11–13.

Le vrai monde?

ZOÉ PROTAT

Depuis quelques années et conséquemment à certains événements, les universités reçoivent une grande attention médiatique. Cet intérêt remet au goût du jour les multiples dissensions à propos de ces institutions supérieures parfois jugées superflues ou prétentieuses et régulièrement négligées par les gouvernements. Négligées aussi par la fiction : symboles par excellence du travail intellectuel et manquant peut-être par ce fait même d'attrait visuel, ces grandes institutions du savoir se font rares au cinéma. Après **Comment ma mère accoucha de moi durant sa ménopause** (2003) et **La Vie avec mon père** (2005), Sébastien Rose a pourtant choisi ce décor singulier comme catalyseur des multiples intrigues de son troisième film. **Le Banquet** pourrait se définir comme un « grand drame universitaire », ce qui garantit presque d'emblée son originalité.

L'université étant au cœur du récit de ce film, la majorité des protagonistes gravite autour de cette institution. Dès la séquence d'ouverture, les étudiants se révèlent déchirés sur la question d'une grève imminente.

Ils se divisent entre partisans de la négociation et de l'action pacifique, représentés par Louis-Ferdinand (Frédéric Pierre), et adeptes de l'action enflammée et sans compromis, prônée par la figure de Granger (Pierre-Antoine Lasnier dans un hallucinant numéro de révolutionnaire charismatique). Face à eux se découpe la stature imposante du recteur (Raymond Bouchard), confortablement installé dans son cynisme, qui tergiverse avec le gouvernement pour éviter tout esclandre public. Au centre se trouvent finalement les enseignants, incarnés par l'émouvante figure de Bertrand (Alexis Martin), professeur de cinéma dont la fragilité éclate lorsqu'il est harcelé par le jeune Gilbert (Benoît McGinnis). Des affrontements étudiants se produiront alors autant sur la question de la grève que dans la classe de Bertrand, lorsque l'insolence injustifiée du rebelle « sans cause » se heurtera à l'intérêt respectueux des autres étudiants.

Le Banquet est une œuvre frappante, qui se présente comme foisonnante et chorale.

L'ouverture du film propose en effet au spectateur d'accompagner tous ces protagonistes en mouvement qui poursuivent tous un but indéfini. Les personnages sont amenés par un montage alterné et fragmentaire, mis à profit afin de créer une ambiance marquée par l'effervescence et le doute. Cette présentation lacunaire, sans explication ni développement narratif immédiat, permet d'introduire plusieurs fragments qui seront par la suite repris, explicités et remis en contexte. Le scénario, écrit par Rose en collaboration avec son père Hubert-Yves Rose, enseignant à l'UQAM, suit ainsi une multitude de pistes narratives dans une démarche faisant honneur à l'intelligence du spectateur.

À travers toutes ces figures, **Le Banquet** parvient à aborder plusieurs thématiques liées au milieu universitaire. D'abord des questions pratiques, qui font régulièrement les grands titres des journaux : les problèmes de financement, la question récurrente de l'accessibilité aux études supérieures, le nivellement par le bas entraîné par une



Le professeur Bertrand (Alexis Martin) et l'étudiant Gilbert (Benoît McGinnis) dans **Le Banquet**

gestion « commerciale » du système d'éducation, la lourdeur de l'administration et les grèves étudiantes. Intégrées au déroulement de la fiction, ces interrogations factuelles entraînent petit à petit des questionnements moraux. Au sujet de la hausse des frais de scolarité, une interrogation légitime se pose d'emblée : doit-on demander à tous de payer davantage afin d'offrir un service de meilleure qualité au plus grand nombre? Rapidement, cette question entraîne d'autres sur l'inévitable fossé qui se creuse entre l'université et la vie « réelle », ainsi que celui, entre professeurs et étudiants. Ce fossé existe-t-il vraiment? Devrait-il exister? L'université est-elle « faite » pour tout le monde? Cette institution vouée au savoir doit-elle accueillir n'importe qui, du moment que des droits de scolarité sont acquittés? L'intégration de chaque étudiant, malgré les différences de personnalité, d'éducation et de comportement, est-elle réellement possible?

D'entrée de jeu, la matière idéologique du film est ainsi très chargée. Le dynamisme constant de l'ensemble parvient cependant à éviter les lourdeurs conceptuelles. Le principal mérite du **Banquet** serait ainsi d'aborder ces sujets sans que le film se transforme en un immense « fourre-tout » idéologique indigeste. Par ces questionnements, le film de Rose colle également au plus près à l'histoire récente : il y a environ deux ans, une importante grève étudiante, provoquée par la conversion de 103 millions de dollars de bourses en prêts, marqua l'actualité québécoise durant plus d'un mois. Tout comme la population qui oscillait alors entre le soutien aux étudiants et un certain dédain pour les revendications de ces « enfants gâtés », le film se garde bien d'afficher une position unilatérale. C'est d'ailleurs ce qui constitue sa principale richesse.

Adoptant une approche subtile, Rose ne se pose ni en pourfendeur ni en défenseur d'aucun camp. Les pensées et les actions des membres de l'administration, comme celles du corps étudiant, comportent autant de déficiences et de maladresses qui se-



Trois scènes du **Banquet** : le leader étudiant pacifiste Louis-Ferdinand (Frédéric Pierre) avec le recteur Jean-Marc (Raymond Bouchard), le médiateur Rivard (Yves Jacques) tentant de désamorcer un conflit professeur/étudiant et Natacha (Catherine De Léan) lors d'une audition

ront exposées par de courtes scènes d'une redoutable efficacité, montées de manière particulièrement énergique. À première vue, ce sont les bureaucrates de l'éducation et leurs décisions arbitraires qui semblent hériter du mauvais rôle. L'administration de l'université se montre pour le moins insensible et blasée devant les rêves des jeunes, souvent brisés par l'argent. Cette même administration, dans son obsession du bon respect des procédures, se révèle également incapable d'aider un pro-

fesseur aux prises avec un étudiant incontrôlable. Cependant, face à la grandeur quasi monolithique de cette institution, les étudiants font également preuve d'un comportement pour le moins infantile. Leur grève, une action revendiquée comme « pacifique », n'en comporte pas moins des dérapages de vandalisme et de délinquance que le film n'hésite pas à mettre en lumière.

La colère étudiante représente une poutrière de violence contenue au cœur même du **Banquet**. Les questions universitaires sont en effet intimement liées à un drame qui n'est, encore une fois, pas sans rapport avec l'actualité récente : le film intègre une tuerie en milieu scolaire, épisode encore plus sombre que la question des grèves. La mésadaptation de Gilbert, étudiant « incompris » ou « mal intégré », aura ainsi des conséquences d'une intensité insoupçonnée. Le carnage qu'il provoquera à l'université donnera d'ailleurs lieu à des séquences remarquables dans leur horreur, mais aussi, paradoxalement, dans leur beauté. Dynamique et saccadée depuis le début du film, la mise en scène se fait alors lyrique. Le langage cinématographique privilégié par Rose intègre une grande poésie dans la violence en alliant la brutalité d'une série de meurtres au déclenchement de gicleurs. La pluie brouille alors l'image, étouffant sons et déplacements, et insufflant à la séquence un calme relatif. À la fois assourdissante et silencieuse, cette « cérémonie » mortuaire n'en est que plus solennelle et délirante. Il apparaît évident que ces scènes dramatiques, tout comme celles de la mort de certains personnages, feront figure d'anthologie dans l'histoire du cinéma québécois.

À travers les différentes situations vécues par les protagonistes du film, Sébastien Rose réussit à traiter l'un de ses thèmes fétiches : la filiation. L'université, lieu de passation du savoir, agit ainsi comme emblème d'une multitude de transmissions — familiales, scientifiques ou émotives — qui animent et transforment les personnages. Le tempérament solennel du recteur est ainsi humanisé par la présence de sa



Benoît McGinnis (Gilbert) dans une scène « déjà » anthologique du cinéma québécois : « La pluie brouille alors l'image, étouffant sons et déplacements, et insufflant à la séquence un calme relatif. À la fois assourdissante et silencieuse, cette "cérémonie" mortuaire n'en est que plus solennelle et délirante. »

fille Natacha (Catherine De Léan), junkie en réhabilitation, jeune mère monoparentale et aspirante actrice. Quant aux figures de professeurs, elles sont évidemment un véhicule idéal pour incarner l'idée de la filiation. En tentant d'expliquer à des étudiants parfois sensibles, parfois obtus, la passion de transmission qui animait Pierre Perrault et Michel Brault lors du tournage de **Pour la suite du monde** (1963), le personnage de Bertrand agit comme le chantre d'une mémoire à transmettre. Cette pérennisation de l'expérience vécue sera finalement exposée dans une séquence sensible où Stéphane (Émile Proulx-Cloutier), ancien étudiant, prend la place de son enseignant en singeant ses méthodes et ses mimiques : une certaine « réussite » de la

circulation du savoir est ainsi évoquée par la figure de la reprise.

En définitive, **Le Banquet** laisse le spectateur sur une impression de grandeur monumentale. Cette épopée universitaire propose aussi bien une réflexion sur le système d'éducation au Québec qu'un récit humain haletant mettant en scène des personnages désarmants. À ce titre, le « duel » d'acteurs entre Alexis Martin et Benoît McGinnis marquera à coup sûr les esprits. Grâce à cette sensibilité manifeste, Rose réussit à instaurer une symbiose de deux grands sujets, l'un théorique — l'université — l'autre humain — la transmission des valeurs. Les universités, à qui l'on reproche régulièrement d'être coupées de la

réalité et ainsi de faillir à leur mission de préparer la jeune génération à la vie, semblent alors incarner un véritable microcosme représentatif d'une société et également d'une certaine vision du futur, certes brutale et amère, mais toujours poignante. ■

Le Banquet

35 mm / coul. / 96 min / 2008 / fict. / Canada

Réal. : Sébastien Rose

Scén. : Sébastien et Hubert-Yves Rose

Image : Nicolas Bolduc

Mont. : Carina Baccanale et Dominique Fortin

Prod. : Pierre Even

Dist. : Alliance Vivafilm

Int. : Alexis Martin, Benoît McGinnis, Raymond Bouchard, Catherine De Léan, Pierre-Antoine Lasnier, Frédéric Pierre